

4 décembre 2021

La raison et les émotions en période pandémique

Pierre LE COZ

Professeur de philosophie à la Faculté de médecine de Marseille

Aix-Marseille Université/UMR 7268 ADES/CNRS/EFS

Membre de l'Académie de médecine

Nota. Pour retrouver les autres conférences de ce colloque : dans la page d'accueil (<https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>) cliquer sur "Rechercher un document" et dans la fenêtre qui s'affiche, entrez le mot-clé : COLL2021

MOTS CLES

- Épidémie, émotion, raison, hyper-conflictualité, réseaux sociaux, muflerie affective.

RESUME

Le déroulement d'une épidémie est jalonné d'expériences émotionnelles riches et variées. La contagion affective qui accompagne la contagion physique se dissémine sous forme d'émotions récurrentes qui vont de la peur à la colère, en passant par la culpabilité ou la compassion. Comparée aux épidémies anciennes, les vagues émotionnelles successives qui ont traversé les populations des pays touchés par le Covid-19 ont été moins véhémentes. Les explications surnaturelles de la pandémie se sont raréfiées, et avec elles les conduites violentes et expiatoires. Une autre spécificité de la dernière pandémie est d'avoir été objectivée par une communication virtuelle en temps réel. L'absence de régulation de l'information au sein des réseaux sociaux a favorisé les fausses rumeurs et attisé les conflits personnels. Les épisodes de confinement ont accentué le virage numérique de la société, amplifiant la désincarnation des échanges interhumains et la muflerie d'une expression verbale décomplexée.

KEYWORDS

Epidemic, emotion, reason, hyper-conflictuality, social networks, emotional muflery.

ABSTRACT

The course of an epidemic is marked by rich and varied emotional experiences. The emotional contagion that accompanies the physical one is disseminated as recurrent emotions that range from fear to anger, guilt to compassion. Compared to past epidemics, the successive emotional waves that passed through the populations of Covid-19-affected countries have been less vehement. The supernatural explanations of the pandemic have become less common, and with them violent and expiatory behaviour. Another specificity of the last pandemic is that it was objectified by virtual communication in real time. The lack of information regulation within social networks has encouraged false rumours and stirred up personal conflicts. The episodes of confinement accentuated the digital shift of society, amplifying the disembodied interhuman exchanges and the muflery of uninhibited verbal expression.

Introduction

La pandémie de Covid-19 provoquée par le coronavirus SARS-CoV-2 ne fragilise pas seulement les corps mais aussi les esprits. Dès son expansion en Occident au printemps 2020, cette crise sanitaire s'est doublée d'une épidémie émotionnelle, elle-même amplifiée par la circulation virale d'informations tous azimuts à l'échelle mondiale. Contaminé ou non par le virus, chacun s'est trouvé tôt ou tard traversé par une quinzaine d'émotions différentes.

Ces affects affleurent déjà dans la retranscription que les historiens nous ont faite de phénomènes épidémiques antérieurs. Ce qui change au gré des époques, c'est probablement moins la nature des émotions en elles-mêmes que leurs modes de manifestation. La violence demeure, mais dans des proportions moindres et s'exprime sous des oripeaux différents. Signe du déclin des explications surnaturelles, les conduites expiatoires ont été notablement absentes durant la dernière pandémie. Les dispositions belliqueuses se sont trouvées de nouveaux exutoires et de nouveaux lieux de déploiement *via* les outils numériques de communication et les chaînes d'information continuent. L'agressivité a revêtu le visage d'une hyper-conflictualité exacerbée par les réseaux sociaux.

1. Un progrès dans l'Histoire : moins de violence lors de la pandémie de SARS-CoV-2

Selon les premiers travaux d'études comparées, on constate une baisse du nombre des pratiques d'expiation lors de la dernière pandémie¹. En Occident du moins, nous n'avons pas eu à déplorer de « chasse aux sorcières » ni de sacrifice des bouc-émissaires, comme cela a pu être le cas lors de la peste noire (1346-1352) où des populations juives furent massacrées et brûlées par des Chrétiens au XIV^{ème} siècle en plusieurs pays d'Europe.

Berceau de l'épidémie liée au Covid-19, la Chine n'a pas fait l'objet de mesures de rétorsion. En dehors de quelques allusions appuyées au « virus chinois » dans les discours d'un ancien chef d'État américain, les ressortissants chinois n'ont pas été la cible d'agressions, de lynchage ou d'actions discriminatoires. Les Chinois ont pu continuer à se déplacer à l'étranger sans craindre de subir des atteintes à leur intégrité physique, ce qui n'aurait probablement pas été le cas, ne serait-ce que quelques dizaines d'années en arrière. De façon générale, les stigmatisations ont été traquées et disqualifiées par la communauté internationale. Les autorités sanitaires ont nommé les variants en recourant à des lettres grecques, afin d'éviter le risque d'ostraciser des pays identifiés comme foyers d'émergence de mutations virales.

Il est non moins digne de remarquer que les explications de l'épidémie par les croyances en un châtiment divin (ou d'autres grilles d'interprétations convoquant le surnaturel) se soient estompées. Il en résulte que les pays concernés à l'échelle mondiale n'ont eu à déplorer que peu d'émeutes, de rebellions ou de scènes de pillages. La raison a fait davantage entendre sa voix que lors des pandémies passées², laissant apparaître en creux, un possible progrès politique et moral de l'Humanité. Fait inédit dans l'histoire :

¹ Jean VITAUX, *Les grandes pandémies de l'Histoire - De la peste au Covid*, Paris, Ed. Archipoche, 2021.

² Patrick BERCHE et Stanis PEREZ, *Pandémies : Des origines à la Covid-19*, Paris, Éditions Perrin, 2021, 528 p.

le recours à la violence n'est plus perçu comme un moyen d'enrayer la dynamique d'une épidémie.

Mais si les affects ont été moins belliqueux durant la pandémie liée au SARS-CoV-2, il n'en reste pas moins que les manifestations émotionnelles sont restées vives. Elles ont parfois pris une tournure véhémente. Les technologies du numérique et ses plateformes d'échanges (« Google », « Twitter », « Facebook », « You Tube », etc.) leur ont offert une caisse de résonance inédite. Il n'est pas jusqu'aux scientifiques, que l'on croyait « au-dessus de la mêlée », qui ne se soient laissés emporter dans la tourmente d'une viralité émotionnelle dérégulée.

2. La pandémie de Covid-19 ou le syndrome du « cygne noir »

Mais paradoxalement, les émotions ont pu aussi faire défaut au moment où il eût été opportun de les éprouver. La lenteur de la réactivité des États occidentaux lors des signes avant-coureurs de l'épidémie, en février 2020, nous montre que si les hommes sont capables de paniquer pour rien, il leur arrive aussi de pêcher par excès d'insouciance. Face au spectre de la catastrophe, chacun tente d'abord de se rassurer en se « racontant des histoires ». On sait que l'OMS a d'abord privilégié la notion d'« épidémie » à celle de « pandémie » pour éviter que l'opinion ne cède à la panique. Entre la reconnaissance de la transmissibilité humaine du nouveau coronavirus, le 23 janvier 2020, et la déclaration de pandémie, le 11 mars 2020, de longues semaines d'inertie se sont écoulées durant lesquelles l'OMS s'est alignée sur le déni de réalité des autorités chinoises³. Nassim Nicholas Taleb parle de la « puissance de l'imprévisible »⁴ pour rendre compte de cette incapacité dans laquelle nous nous trouvons de réagir de façon appropriée quand survient un événement qui ne nous est pas familier. Nous n'avons pas davantage l'habitude de rencontrer un virus qui va déclencher une pandémie mondiale que l'habitude de voir des « cygnes noirs ». Tant que nous n'avons jamais croisé de cygne noir, nous pensons que tous les cygnes sont blancs, ce qui cause notre incrédulité quand l'un d'entre eux revêt sous nos yeux cette couleur inhabituelle.

Quand l'inattendu se joint au désagréable, nous peinons à croire en ce que nous savons. En France, lors des premières remontées d'informations en provenance du Nord de l'Italie, en février 2020, la peur a cruellement fait défaut. L'affect qui a prévalu était une vague inquiétude mêlée d'incrédulité. Le désir de croire l'a emporté sur la volonté de savoir. Plutôt que d'être saisis d'effroi, nous avons éprouvé une sorte de crainte sourde de faible intensité. Si nous avions ressenti une peur saine et vigoureuse, nous n'aurions sans doute pas subi la première vague dans un état d'impréparation totale. Mais les émotions s'éprouvent, elles ne se décrètent pas. Nous ne choisissons pas ce que nous ressentons. Il ne nous appartient pas de modifier à notre gré l'amplitude de nos affects.

Nombreux pourtant sont les pays, dont la France, à avoir été avertis de longue date du risque pandémique. Des comités d'experts - bien avant que le virus frappe à nos portes en février 2020 -, avaient alerté sur la menace d'un agent infectieux nouveau, contagieux et virulent. Déjà en 2009, le Comité consultatif national d'éthique (CCNE) pointait le caractère inéluctable d'une pandémie et enjoignait les autorités à s'y préparer sans plus

³ <https://www.institutmontaigne.org/blog/loms-la-pandemie-et-linfluence-chinoise-un-premier-bilan>

⁴ TALEB N. N. , *Le cygne noir : la puissance de l'imprévisible*, (trad. Christine Rimoldy), Paris, Éd. Poche, 2010.

tarder⁵. Force est de constater, cependant, que les divers documents officiels produits durant les décennies 2000 et 2010, qu'il s'agisse de rapports de prospective ou de scénarios d'anticipation, ont été autant de « coups d'épée dans l'eau ». On peut en déduire qu'un État et sa population ne réagissent que sous l'aiguillon de la peur de la mort. Nous sommes hélas tributaires de contingences émotionnelles, ce qui est une des marques de notre finitude.

3. La dialectique de la raison et des émotions

Cela ne signifie pas que la raison soit impuissante face aux calamités ; cela signifie seulement qu'elle a besoin du secours des émotions et des passions pour se faire entendre auprès des hommes. Hegel nous a appris à dialectiser la relation entre la raison et les passions, à ne pas les opposer, mais, bien au contraire, à nous rendre attentifs à une forme de rationalité au ras même des affects⁶. L'émotion, au même titre que tous les états affectifs en général, comporte une forme de rationalité à l'état de fermentation. Elle constitue une modalité intuitive et non conceptuelle de l'intelligence. Pour le dire dans le langage du penseur allemand, l'émotion est l'« Esprit dans son être autre »⁷. Il n'y a pas lieu d'opposer la raison et l'émotion dans la mesure où ce que nous ressentons relève déjà de la cognition. La pensée traîne déjà quelque part dans le vécu affectif.

Si les êtres humains n'avaient pas la capacité innée à s'effrayer face au danger, leur espèce n'aurait jamais réussi à surmonter toutes les infortunes qui ont jalonné son histoire tourmentée. La peur est donc bel et bien au service de la raison et face à l'éventualité d'une catastrophe, il est rationnel de paniquer. Comme l'écrit Roger Pol-Droit, à la suite de Nassim Nicholas Taleb, « il est rationnel de paniquer, si ce terme veut dire envisager les pires hypothèses afin de les éviter tant qu'il est encore temps, et non pas perdre tous ses moyens sous le coup d'une angoisse qui empêche de raisonner »⁸.

Il est vrai que la panique peut produire des effets de désorganisation contreproductifs, comme on le voit dans le piétinement des spectateurs lors de l'incendie d'une salle de cinéma. Mais, en règle générale, à l'échelle d'une société, la balance bénéfice-risque de la panique est plutôt positive. Observons que même à l'échelle individuelle, quiconque ne craint pas la mort est plus exposé au risque d'y être prématurément confronté. Cela est déjà vrai au sein du règne animal. Une gazelle panique lorsqu'elle aperçoit un félin fondre sur elle. Cette panique ne saurait suffire à assurer sa survie mais, si cet affect intense venait à manquer, le sort de cette proie se trouverait rapidement scellé.

À l'instar des populations animales, les populations humaines ont besoin de ressentir les soubresauts de la peur pour conjurer le risque d'être décimées. Certes, nos sociétés ont besoin d'esprits optimistes pour rêver, pour créer et se renouveler. Mais, sans les esprits chagrins qui jouent les trouble-fêtes, sans les caractères pessimistes qui détectent les périls, nous serions menacés de déperir. Nous avons besoin des optimistes pour créer des avions et des pessimistes pour concevoir les parachutes.

⁵ CCNE. Questions éthiques soulevées par une possible pandémie grippale, *Avis n°106, ccne-éthique.fr*, 2009.

⁶ HEGEL GWF. *La raison dans l'histoire*. Paris, Éditions 10/18, 2003.

⁷ HEGEL GWF. *Phénoménologie de l'esprit*. Tome I, Préface, trad. J Hyppolite, Paris, Aubier, 1941.

⁸ POL-DROIT R., « Coronavirus : une expérience philosophique », tribune dans *L'express*, 11 mars 2020.

4. De l'épidémie virale à l'épidémie émotionnelle

En France, à partir de mars 2020, nous avons vu se manifester, à des degrés divers, une quinzaine d'émotions collectivement partagées. La première fut la stupéfaction. Nous sommes restés interdits face à ce que nous n'arrivions pas à reconnaître : le « cygne noir ». Passé ce stade d'hébététe étonnée, la peur de la contamination pour soi et pour ses proches nous a gagnés. Avec les images des premières victimes transportées en services de soins critiques, est venu le temps de la compassion. Tant que manquèrent les ressources vaccinales, nous avons éprouvé de l'inquiétude et de la tristesse en songeant à l'anxiété des personnes âgées ou vulnérables. Apparurent ensuite des témoignages d'admiration à l'égard des professionnels de santé (les « sauveurs » acclamés du haut des balcons), d'exaspération vis-à-vis des pouvoirs publics (« où sont les masques ? »), d'inquiétude pour l'avenir du monde (« quand cette épidémie cessera-t-elle ? »). D'autres faits ont témoigné d'un fort sentiment d'injustice lors de la perte d'un être cher consécutif à une maladie non prise en charge (la « déprogrammation »), d'indignation face aux interdictions de rituels funéraires et à la mise en bière immédiate de défunts contaminés, de rancœur envers ceux qui ont confisqué la vérité sur les origines et la gravité de l'épidémie (les Chinois) ou de ressentiment envers ceux qui ont tiré parti de l'aubaine (l'industrie pharmaceutique, les multinationales de la vente en ligne). On peut ajouter, de façon plus circonstancielle, le remords de ne pas s'être vacciné et de se retrouver hospitalisé en unité de réanimation (« si j'avais su ! »). Certains d'entre nous ont eu à survivre à l'idée d'avoir indirectement causé la mort d'un proche en étant, à leur insu, vecteur de sa contamination fatale, pendant que d'autres ressentaient un vif soulagement à l'idée de la mise au point d'un vaccin efficace.

Collectivement, mentionnons encore le rôle de la *culpabilité*, quoique fort différente de la culpabilité religieuse classique liée au péché. Nous avons été gagnés par un fond diffus de faute collective laïque lié au mode de vie auquel nous avons tous plus ou moins consenti. Mondialisation, tourisme de masse, urbanisation tentaculaire, déforestations massives, dérégulation des écosystèmes : nous avons ressenti une sorte de mauvaise conscience en songeant à notre passivité coupable, à notre complaisance envers un mode de vie consumériste, hédoniste et matérialiste qui a favorisé la circulation planétaire du coronavirus.

5. Spécificité de la pandémie de Covid-19 : une circulation ubiquitaire de l'information

Les quinze affects que nous venons de répertorier ne diffèrent pas, dans leur nature, de ceux que nous décrivent les historiens des catastrophes sanitaires ou des émotions humaines⁹. Cette récurrence des émotions incline à penser qu'il existe une sensibilité universelle inhérente à la nature humaine¹⁰. Ce ne sont pas les émotions elles-mêmes qui ont changé mais leur mode de manifestation. La nervosité et l'agressivité que génère une catastrophe sanitaire ne s'extériorisent plus à travers la violence physique. Elles ne revêtent plus le visage hideux de la vengeance ou de l'expiation qui accompagnaient les phénomènes épidémiques dans des siècles passés. L'agressivité s'est déplacée du registre de la violence physique au registre de la violence langagière. C'est en effet l'une

⁹ CORBIN A. (sous la dir.), *Histoire des émotions*, Paris, Seuil, Collection L'Univers historique, 2016.

¹⁰ SMITH A., *Théorie des sentiments moraux*, Paris, PUF, coll. « Léviathan », trad. M. Biziou, [1759], 1999.

des singularités de la crise du Covid-19 que de s'être déroulée sur fond de polémiques et d'interactions virtuelles à grande échelle. Assurément, cette hyper-communication dématérialisée existait déjà avant la pandémie de Covid-19. À l'évidence, cependant, le phénomène s'est fortement accentué depuis, sous l'effet des périodes de confinement. La spontanéité qui préside à la communication numérique a favorisé l'excitabilité colérique et les épanchements émotifs, occasionnant souvent une hyper-conflictualité au sein des familles et des cercles d'amis. Par le canal des réseaux sociaux, injures, suspensions complotistes et discordes scientifiques se sont étalées aux yeux de tous.

En relisant l'Avis du CCNE intitulé « Questions éthiques soulevées par une possible pandémie » datant de 2009, on ne peut manquer d'être frappé par le fait qu'il n'y est jamais question d'information électronique ni de réseaux sociaux. Le mot « internet » n'apparaît nulle part, et le numérique est étonnamment absent. Le Comité d'éthique avait certes anticipé plusieurs dilemmes moraux (saturation des hôpitaux, déprogrammations, etc.) mais il n'a pas vu venir les nouveaux dispositifs de communication digitale et l'impact que ces supports allaient jouer dans la gestion de la future pandémie. Cette absence des activistes connectés et autres « influenceurs » dans le document du CCNE de 2009 témoigne de la rapidité avec laquelle le virtuel s'est implanté dans les foyers et les lieux de travail. En à peine plus de dix ans, l'instantanéité numérique des interactions sociales a favorisé une effervescence de passions propice à une hyper-conflictualité.

La pandémie a ainsi donné lieu à des controverses incandescentes qui se sont aussi emparées de la sphère scientifique où les disputes se faisaient jusqu'alors dans le respect de la civilité et des précautions oratoires. Via le réseau « Twitter », les acteurs de la science et de l'expertise ont abandonné les usages traditionnels de la parole maîtrisée au profit de formes d'échanges directs, plus frustrés et débridés. Les émotions ont parfois débordé hors des écrans, comme on a pu le voir à Marseille, lorsque le professeur Didier Raoult, infectiologue réputé, prôna en début d'épidémie un médicament utilisé contre le paludisme qui lui valut d'être érigé en héros, klaxonné par les taxis, tatoué sur la peau de ses adulateurs, immortalisé à coups de pinceaux sur la carrosserie de camionnettes arpentant les rues de la cité phocéenne. Dans le même temps, s'exprimait partout sur les ondes et les écrans de télévision, une foison cacophonique d'« experts » en tous genres, tels que des urgentistes, épidémiologistes, virologues, généralistes, etc. Certains éditorialistes ou élus politiques se découvrirent des talents d'expertise insoupçonnés, préconisant ou proscrivant tel ou tel moyen de lutte contre le coronavirus.

6. Dans quel état psychique serons-nous au sortir de la pandémie ?

En accentuant le virage numérique de la communication inter-individuelle, la pandémie a précipité l'avènement d'homo connecticus, cet animal humain nerveux et impulsif, irritable et émotif, qui ne vit plus que par et pour l'écran. Le concept de « muflé affectif »¹¹ permet de s'approcher au mieux de l'idiosyncrasie de cet individu post-moderne, psychologiquement vulnérable et moralement désorienté, qui passe d'un extrême affectif à l'autre au gré de ses messages virtuels et de ses notifications. Pour se décrypter dans ce nouveau paysage techno-culturel, il arrive à l'homme hyper-connecté de notre époque de se décrire comme « bipolaire ». Un magazine de vulgarisation scientifique a titré naguère : « Nous sommes tous des bipolaires »¹². Ainsi, un concept d'origine psychiatrique en est venu à désigner une impression diffuse d'instabilité

¹¹ LE COZ P., *Le gouvernement des émotions*, Paris, Albin Michel, 2014.

¹² GRANGER B., « Nous sommes tous des bipolaires » in : *Cerveau & Psycho*, n°51, 2012.

émotionnelle, de yo-yo affectif favorisée par un nouvel âge civilisationnel où l'intelligence s'externalise, où l'homme vit avec des algorithmes qui « pensent » à sa place, détectent ses préférences et prédisent ses comportements.

Ce « muflé affectif », excité par tout et par rien, ne désigne pas une catégorie de personnes en particulier. C'est l'homme de notre temps, c'est-à-dire nous tous qui vivons à l'ère de la digitalisation du monde accélérée par la pandémie liée à la Covid-19. Chacun d'entre nous est potentiellement sujet à devenir un muflé affectif, pour peu qu'il se laisse prendre au piège de l'hyper-stimulation sensorielle ambiante. Le muflé affectif est un personnage ambivalent, tour à tour affectueux et agressif, euphorique et dépressif. Claude Frochoux, dans sa préface d'un livre de Jean Roman intitulé *La dérive émotionnelle*, semble avoir entrevu, en 1998, l'apparition du muflé affectif actuel, à travers la narration de cet épisode de la vie quotidienne : « Vous allumez votre poste, radio ou télé, vous êtes là à ne rien faire, et tout à coup, vous vous mettez à sangloter parce qu'une princesse est morte ou parce qu'un petit garçon s'est perdu dans une forêt d'Ardèche. Vous n'avez pas tort : c'est triste et il faudrait faire quelque chose. Surtout pour le petit garçon, la princesse c'est trop tard. Mais il faut aussi vous ressaisir »¹³. Aujourd'hui, à la faveur des chaînes d'informations en continu et des Smartphones, des histoires de cette nature circulent à longueur de journée, bien au-delà de ce que Frochoux pouvait imaginer il y a une vingtaine d'années.

Selon Kant, les Lumières avaient pour devise : « Aie le courage de te servir de ton entendement ! ». Cette exhortation reste à l'ordre du jour pour résister au « muflé affectif » qui sommeille en chacun de nous. L'épanouissement des virtualités de l'homme requiert l'usage du raisonnement et la formation du jugement par la fréquentation des œuvres de l'esprit.

Conclusion

En situation pandémique, les affects tourbillonnent dans tous les sens. Certains fonctionnent comme des systèmes d'alarme nous alertant sur la menace qui pèse sur notre santé et celle de nos semblables. Derrière leur apparente irrationalité, ces émotions renferment une portée cognitive et une valeur adaptative. Elles véhiculent des intuitions et communiquent aux individus l'énergie affective nécessaire pour faire face à l'adversité.

Parmi les affects déclenchés par une crise sanitaire, figure un certain nombre d'émotions morales qui participent à la préservation du groupe et concourent à promouvoir une certaine idée de l'Homme. À travers la mise en œuvre de mesures sociales préventives, telles que le confinement des populations, les émotions de respect et de compassion ont permis d'ancrer dans le réel une vision égalitariste de l'Homme dont la vie a une importance inestimable, ce que Kant a nommé une dignité, en l'opposant au prix qui ne vaut que pour les objets¹⁴. Les intérêts économiques ont été mis entre parenthèse pour faire prévaloir la personne conçue comme « fin en soi » (Kant).

Mais ce progrès moral de l'Humanité reste fragile et incertain. La pandémie a concouru à l'aggravation de certains travers de notre temps, en accentuant des phénomènes culturels régressifs tels que l'hyper-conflictualité, la surenchère verbale, la

¹³ FROCHAUX C., préface pp. 9-10 de l'ouvrage de J. Roman *La dérive émotionnelle*, Paris, L'âge d'homme, Poche, 1998.

¹⁴ KANT E., *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, trad. V. Delbos, [1785] 1957.

spontanéité numérique, la banalisation des manquements à la courtoisie et aux codes de civilité. Parallèlement, la pandémie de Covid-19 a renforcé l'addiction aux écrans et la désincarnation des relations sociales.

Allons-nous vivre en mode « tête inclinée », l'échine courbée, au rythme haletant d'hyper-stimulations sonores et visuelles ? Serons-nous encore capables de lever les yeux sur le ciel étoilé ? *Homo sapiens* est-il en train de se transmuier en *homo-connecticus* ?

Il y a 40 ans déjà, Andy Warhol entrevoyait le spectre du nihilisme qui demeure aujourd'hui un horizon possible pour l'humanité : « Le vide est en train de s'emparer de la planète »¹⁵. On peut raisonnablement espérer que l'épidémie de SARS-CoV-2 finira par s'atténuer un jour. Mais pour ce qui est de l'épidémie émotionnelle propagée par les écrans numériques, elle sera sans doute plus difficile à juguler. Dès lors, le défi n'est plus seulement de protéger les corps mais d'émanciper les esprits. Cette libération spirituelle passe par l'instruction et l'éveil du sens critique, par les arts et les lettres qui augmentent notre puissance de penser tout en réduisant les forces obscures de notre impulsivité.

¹⁵ WARHOL A., *Journal*, 1984, cité par Cécile Guilbert, *Warhol spirit*, Paris, Grasset, p. 48.